



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guide per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

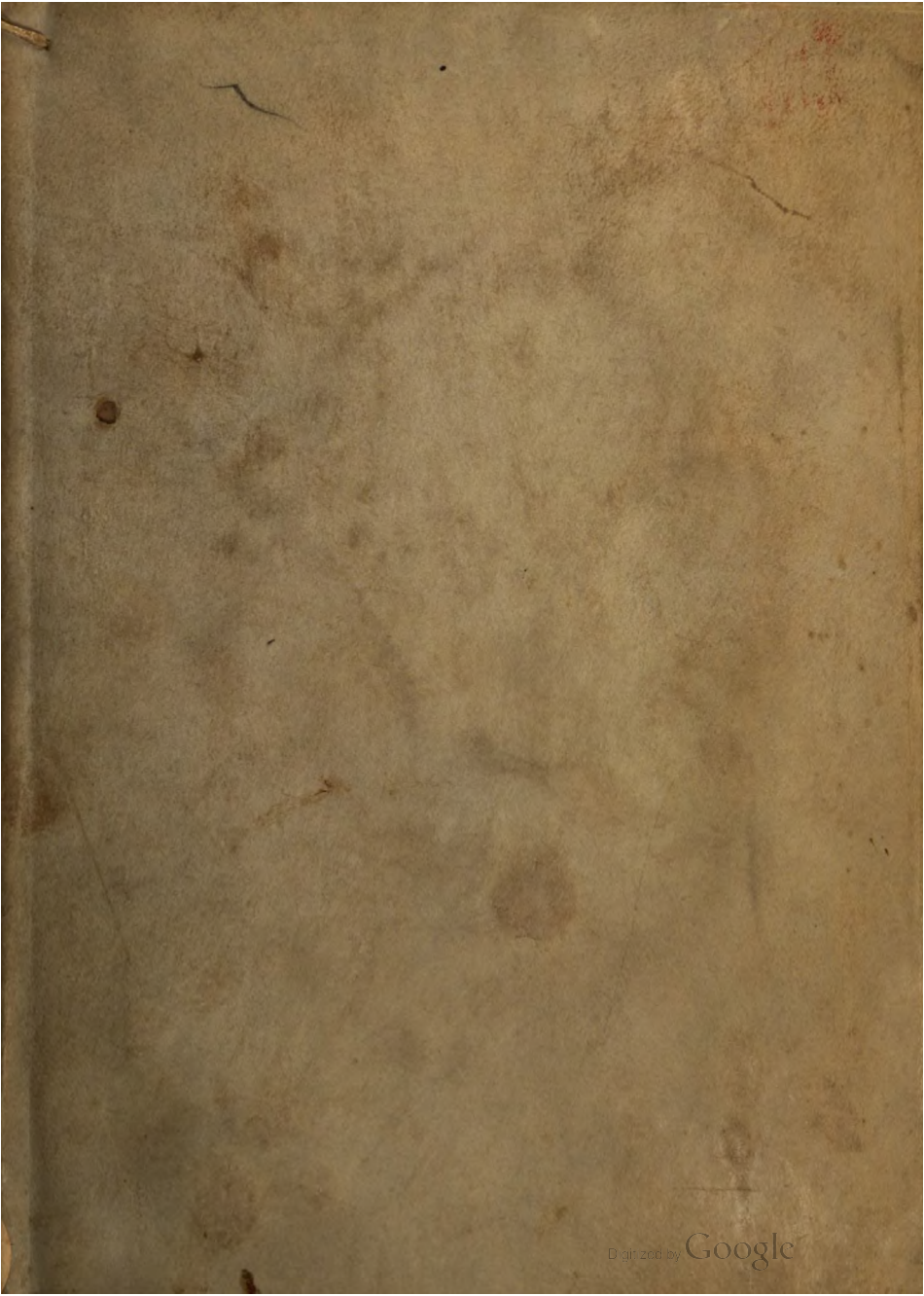
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



350

Paris 2/0

BCU - Lausanne



1094754152

[Sanlecque, Louis de]

P O È S I E S

HEROÏQUES, MORALES

E T

S A T T R I Q U E S.

PAR MONSIEUR DE ***

[Louis] M. [de Sanlecque] (général)

A V E C

Quelques Epigrammes, Sonnets, Madrigaux, &c.

du même Auteur.

AZ 3046



[Lyon?]

A H A R L E M

Chez CHARLES VAN-DEN-DAEL, au Marché
au bois à la Couronne.

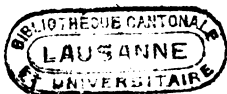
M. DC. XCVI.

S.N.P.
Wetten

Borghese,
Guesard

Didot Nouv. bibl. gén.

51402



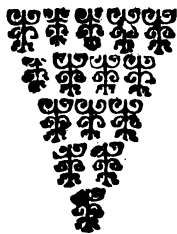
DON.




AVIS AU LECTEUR.

L'AUTEUR de cet Ouvrage a toujours pris grand soin de le cacher au Public; & quelque bonne opinion qu'il en dust avoir, sa modestie n'a pû jamais consentir à publier son commerce avec les Muses. Cependant quelques unes de ses Pieces échappées malgré luy ayant passé en Hollande, elles y ont esté imprimées, ou pour mieux dire, defigurées, selon la destinée ordinaire des Copies faites de memoire. L'imperfection de ce Recueil venu des Pays étrangers a reveillé un Curieux plus exact, qui, non content de s'estre enrichi de ce thresor, a voulu genereusement le partager avec le Public. Il n'y manqueroit rien si l'on avoit pû y adjoûter quelques Satyres du même Auteur, & sur tout celle qu'il

fit encor tout jeune contre la fausse Direction. Quoique tous les vers de cette Piece n'allassent qu'à reformer de grands abus , la conscience delicate du Poète n'a jamais voulu les exposer aux interpretations malignes ; c'est ce qui est cause que nous n'avons pû jusqu'icy en decouvrir une veritable copie. Il eust esté à desirer que l'Autheur fust entré dans la confidence de cette Edition , & que luy-même eust voulu y mettre la derniere main. quelques excellentes que soient ses Poësies , quelle beauté ne leur auroit-il point donnée ?





EPISTRE AU ROY

*Elle fut présentée à SA MAJESTÉ
En l'Année 1686.*



ROY digne d'être élu le seul Roy des Mortels,
Que du temps des Cefars on t'eust dressé
d'Autels ! [ble !

Qu'on eust même en toy seul trouvé de Dieux ensem-
Tu deviens Jupiter quand tu veux que tout tremble ;
On voit revivre en toy le courage de Mars ;
Tu sçais comme Apollon proteger les beaux Arts ;
Tu peux sur l'Ocean commander en Neptune ;
Tu n'es pas moins puissant que l'estoit la Fortune ;
Rome eust cru que Minerve eust parlé dans tes Loix ;
Et qu'Hercule eust esté jaloux de tes exploits

A

Ton esprit fait revoir la Justice d'Astrée,
Et ton cœur la bonté de Saturne & de Rhée.
Et c'est cette Justice, & c'est cette bonté,
Qui soutiennent, GRAND ROY, ta rare probité.
Je dis rare; en effet peu de Rois, comme Tite,
Font de la Probité leur vertu Favorite,
Et plus d'un Prince a crû qu'il ne luy manquoit rien
Quand il ne luy manquoit que d'être homme de bien.
Sur tout, ceux que Bellone aime à combler de gloire
Accordent rarement Themis & la Victoire.
Achille n'eust pour droit que celuy de son bras,
Et la loy de Cefar fut de n'en avoir pas.

Mais toy, dont l'Equité tempere la Vaillance,
Qui tiens en même temps le foudre & la balance,
Tu regles tes exploits sur ce qui t'est permis,
Tu deviens dans ton Camp Ministre de Themis;
Tu veux qu'à ta raison ta Valeur obéisse,
Et ton char de Triomphe est un lit de Justice.

Tu fais plus. Ta bonté t'empêche quelquefois
D'écouter ta Justice & d'user de tes droits,
Oüi, quelquefois GRAND ROY, ta bonté t'a fait rendre
Des Villes que tes droits t'avoient forcé de prendre.

Je scay que devant Dole avec toy tes guerriers
Ont parmy les glaçons moissonné des lauriers,
Et qu'aujourd'huy le Rhin écume encor de rage
De n'avoir pû former d'obstacle à ton passage.
Je scay que ta Valeur a bordé de tes Lys
Et la Sambre, & la Meuse, & l'Escaut, & la Lis,
Que ton Foudre est tombé sur des Villes ingrates,
Et qu'il a fait d'Alger un bucher de Pyrates:
Mais sans cette bonté qui regnoit dans ton cœur,
Et qui vainquoit LOUIS dez qu'il estoit vainqueur,
La fierté du Lion aussi vaine que grande
Eust bientôt expiré sur les remparts d'Ostende,
L'orgueilleux Amsterdam, qu'eust foudroyé ton bras,
Fust bientôt devenu le tombeau des Estats;

A ij

Valencienne eust souffert tous les malheurs de Troye,
 Elle estoit ta conqueste , elle eut esté ta proye ;
 Un Doge auroit en vain aux yeux de tes Sujets
 Desavoué son peuple & mandié la paix ;
 Ta Justice à son crime eust égalé sa peine ,
 Et ta Toute-puissance eust anéanti Genne.
 Oui, si tu n'estois bon , l'on eust vû ta Valeur
 Voler jusqu'au Danube & le glacer de peur,
 Ebranler plus d'un Thrône au seul bruit de tes armes,
 Et faire un nouveau fleuve & de sang & de larmes.

Vous donc, Heros cruels, qui même vous vantez
 De verser tout le sang de ceux que vous domtez ;
 Princes , dont la fureur a fatigué les Parques,
 Suivez dans sa bonté le plus grand des Monarques.
 Vous ne pourrez l'atteindre, encor moins le passer,
 Mais le suivre de loin c'est beauoup s'avancer.

Et vous, Rois bienfaisans, bons Princes, mais timides ;
 Vous, qui dans vos Conseils n'osez marcher sans guides,
des,

Songez que mon Heros est luy seul son Conseil ;
 Il brille par luy même autant que le soleil ;
 Il sçait même éblouir quiconque le regarde ;
 L'Aigle ne peut souffrir les rayons qu'il luy darde.
 Luy seul , quand il luy plaist , éleve dans les airs
 Dequoy former le Foudre & punir l'Univers ;
 Luy seul peut dissiper le plus épais nuage.
 Il est le Maistre enfin du calme & de l'orage.

Mais je m'égare icy , moy qui n'ay medité
 GRAND ROY, que quelques vers sur ta seule bonté.

C'est d'elle que tu sçais ce que sçavoit Auguste,
 Que souvent la vengeance est basse , & même injuste ;
 Qu'un Roy n'est plus un Roy dès qu'il est en couroux,
 Et que le plus beau Regne est toujourns le plus doux.

Aussi le crime est il l'objet seul de ta haine.
 Tu reprends sans aigreur , tu punis avec peine ;
 Nous ne te voions point ferme avec dureté,
 Prompt par impatience , & fier par vanité.

Ton air est obligeant, même quand tu refuses.
Tu n'accuses jamais qu'aussitôt tu n'excuses.
Quiconque enfin te voit passe cent fois le jour
De l'amour au respect, du respect à l'amour.
Et quand on te verroit sans Sceptre & sans Couronne,
On trouveroit toujours un Roy dans ta personne.





EPISTRE AU ROY

A P R E S

LA DESTRUCTION DE L'HERESIE.

Elle fut présentée à S A M A I E S T E,

l'Année 1686.

ROY qui fais tout ceder au plaisir d'être juste ;
 Qui passois dez vingt ans l'âge avancé d'Auguste.

Il est vray que l'Europe adore ta Grandeur ,
 Que ton genie est vaste & digne de ton cœur ;
 Qu'il n'est point de Heros qui ne fust temeraire,
 S'il tentoit la moitié de ce qu'on t'a vû faire ,
 Et que, même entre nous, nous parlons mieux de roy
 Qu'aucun Autheur venal ne parle de son Roy :
 Mais que regardons nous avec plus de surprise ?
 Les Lauriers qu'aujourd'huy tu cueilles pour l'Eglise.

Devons nous cependant nous étonner, GRAND ROY,
De ce que l'Heretique abjure enfin sa foy ?
Non. Son esprit charmé voit tous les jours ton zele
Redonner à l'Eglise une beauté nouvelle.

Les
Duels

Il voit que tu punis le courageux brutal
Qui croit laver l'honneur dans le sang d'un Rival.
Il voit que ton pouvoir est devenu supreme
Jusqu'à fermer la bouche au Démon du Blaspheme.

Camp
demain-
tenon.

Il voit que dans ton camp, où tout est plein d'ardeur,
La licence jamais n'allarme la Pudeur.

Il voit que tes Edits font distinguer deux Romes, [mes
L'une, où Dieu regle tout, l'autre, où regnent des hom.

Refor-
me de
pluseu.
Ordres
Monas-
tiques.
Residen
ce des
evêques
retablie
par le
Roy.

Il voit que par tes soins le Cloître dans ses mœurs
Semble ressusciter ses plus saints Fondateurs ;
Et qu'enfin c'est par toy que tout Prelat en France
Peut sans honte aux Curés prêcher la Residence.
L'Eglise a même encor d'autres traits de beauté,
Dont le cœur Huguenot n'est pas moins enchanté.

Des

Les Ca-
dets.Les In-
valides.

Des Ecoles de guerre instruisent la jeunesse

A joindre à la vertu la science & l'adresse.

Un Cloître militaire enferme les guerriers

Qui ne te peuvent plus amasser de Lauriers ;

Et Saint-Cir enrichi de tes mains liberales

Presente à la Pudeur un Temple & des Vestales.

Comment donc l'Heretique estant ainsi charmé

Ne se plairoit-il pas à se voir desarmé ?

Comment, s'estant senti tant de fois l'ame eprise

Des beautés dont tes soins ont rajeuni l'Eglise,

Ne soumettroit-il pas son orgueil à la Foy

Luy, qui de cet orgueil faisoit toute sa Loy ?

Ouy, ce fier Huguenot devient humble & fidele.

Cet enfant degouté revient à la mammelle ;

Ce peuple que l'Enfer avoit tant aveuglé

Voit que par sa reforme il s'estoit dereglé.

Sa raison n'ose plus s'ériger en Concile,

Il n'empoisonne plus ^{le lait} la Loy de l'Evangile.

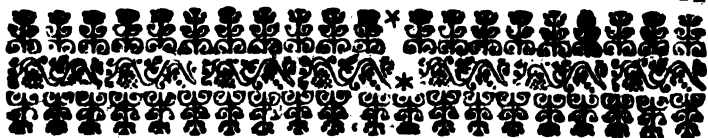
B

Enfin cet Insensé devient sage sous toy,
 Et souffre sur ses yeux le bandeau de la Foy.
 Ainsi par mille soins, ainsi par mille charmes,
 Tu fais plus que cinq Rois n'avoient fait par les armes.

Après un tel succès, que peux tu désirer ?
 Est-il rien où ton cœur doive encor aspirer ?

Tu te plaignois de voir que les plus fortes Villes
 Ne te coûtoient souvent que des assauts faciles :
 Chaque Palme tomboit dez que tu la touchois,
 Et tu n'en voulois plus si tu ne l'arrachois :
 Le Ciel t'en a montré, dont tu n'as pû te plaindre,
 Puisqu'on desespéroit de t'y voir même atteindre.
 Il t'a fait attaquer des Esprits qu'autrefois
 On voioit devenir les Tirans de nos Rois.
 Il t'a fait assieger des cœurs inaccessibles
 Où ton zele a vaincu tant d'erreurs invincibles.
 La Grace enfin, GRAND ROY, t'a fait executer
 Tout ce qu'à peine un siecle auroit pû projeter.





S A T I R E

P R E M I E R E

*On ne sçait précisément quelle année elle
fut faite.*

Qui doute qu'aujourd'huy l'on n'ait mille raisons
D'appeller l'Univers de Petites-Maisons ?

L'Hôpital de nos fous est l'Image du monde.

Que dans cet Hôpital j'aïlle faire la ronde,
L'un me dit : *Je suis Dieu* ; l'autre, avec un souris,
Me dit : *Et je suis moy Monseigneur de Paris* ;
Je suis doctre, eloquent, j'ay les belles manières.

Qu'au sortir de son trou j'aïlle à d'autres tanières,
Autre fou qui paroît, me dit : *Je suis Lédinois,*
Le digne serviteur du plus sage des Rois,

Je suis fidele , actif , discret , infatigable.

Ainsi là, bien des fous pleins d'un erreur semblable,
Pensent qu'en certain point rien n'est au-dessus d'eux.

Qu'on voit dans l'Univers de ces fous orgueilleux !
On y devient si vain, que, ce qu'on veut paroître,
A force d'y penser on s'imagine l'être. [beaux,
Moy, qui voudrois qu'on crût que tous mes vers sont
Selon moy seul, qui suis-je ? Un second Despreaux.
Chapelain, ce Rimeur fade autant que sterile,
Rêva jusqu'à la mort qu'il estoit un Virgile.
Quand Brebeuf eut produit son sublime Gascon,
Il croioit avoir bû toute l'eau d'Helicon.
Pour ce jeune Marquis, dont l'esprit insipide
Ne peut trouver un rang qu'au-dessus du stupide,
Tant de vapeurs d'orgueil le font extasier,
Qu'il nous dira bientôt : *moy, je suis Montausier.*
He bien, pauvre mortel, qui te crois si sage,
Tu le vois, la sagesse est si peu ton partage,

Que le plus fou souvent est ton original.

Mais on parle d'un fou qui, se croiant cheval,

Vint crier un matin : *Du fain : & qu'on m'etrille.*

Cette nuit j'ay cessé d'être un chef de famille ;

Dieu m'a fait devenir le cheval d'un Courrier.

Ma femme, tu n'as plus qu'à te remarier.

Qui pourroit l'égaliser dans sa folie extreme ?

Qui? Noustousquelquefois, nous le surpassons même.

Je voy dans sa folie un trait de jugement,

Il se croit une brute, il vit brutale ment ;

Mais nous, c'est encor pis : orgueilleux que nous sommes,

Nous ne raisonnons point, & nous nous croions
hommes.

Toy donc qui dans tes mœurs indignes de ton rang

Examines si peu ton devoir & ton sang ;

Vicomte, à qui l'orgueil, le luxe, & la mollesse

Ont paru jusqu'icy trois titres de noblesse ;

Juge, qui sur tes yeux n'as pû, même un seul jour,
Souffrir d'autre bandeau que celui de l'amour
Moine, qui dans l'ardeur d'allier des familles
Vas pour les soupirans à la quête des filles,
Et qui sçais l'opera pour l'apprendre aux parloirs;
Chanoine effeminé qui fouris aux miroirs;
Toy qui, bien que pourvû de grosses Abbayes,
Ne nous parois Abbé que dans tes armoires;
Toy qui dans tes sermons pleins de faux ornemens
Fais dire au Saint Esprit des phrases de Romans;
Curé, dont tout le zèle est une humeur bourruë;
Abbesse, que Satan fait loger sur la ruë;
Prelat, bien moins Prelat que bourgeois de Paris;
Directeur si jaloux, même des vieux maris;
Enfin toy qui demens tout ce que tu crois être,
Veux tu connoître un feu? Tu n'as qu'à te connoître
Mais jô vous entens tous me baptiser fort mal,
Me traiter d'impudent, m'appeller Juvénal.

En quoy l'ai-je imité? Je n'ai point dans mes rimes
Decouvert comme luy la nudité des crimes,
Et si ses moindres mots pinçoient pour éveiller,
Les plus hardis des miens n'ont fait que charouiller.

+ Ah! S'il venoit ici vous prêcher, sous insignes,
Mortels, qui du nom d'homme estes si fort indignes;
Ouy, si vous pouviez voir ce Censeur bilieux
Sur vos égaremens jcter un peu les yeux,
Vous le verriez outré comme un Feuillet en chaire
Vous livrer au Démon avec toute la Terre,
N'éclairer jamais rien sans y mettre le feu,
Et faire toujourns trop ce que je fais trop peu.

Moy, jene raille icy qu'un seul de tous les Moines,
Mais il les peindroit tous comme de faux Antoinnes.

Ces Moines, dirait-il, ont d'étranges defauts.

Ceux qui ne sont qu'oisifs sont les bons de Cleruans.

Dez qu'un Celestin touffe il luy fait de la viande.

La jambe du Feuillant sent la peste d'amande.

Le Capucin voiage un mois pour un sermon.

Le Fontevraut s'occupe à tripler son menton.

Le Carme est devenu marchand de Scapulaire.

Parmi les Jacobins point de foy qu'au Rosaire.

La guerre au Recollet donne un air cavalier.

Le Cordelier enfin est toujours Cordelier.

Juvenal prêche icy ; je ne suis qu'un copiste ;
 Car voit-on que jamais j'aïlle à la Calviniste
 Traiter de faux Reclus tous ces hommes divins ,
 Et decanoniser tant de milliers de Saints ?
 Un Prelat de Bellay fut dans cette manie ,
 Mais m'at-il en mourant resigné son genie ?
 Quoy ! dez qu'un seul Chartreux s'érige en gazetier
 Tout son ordre celeste est du même mestier ?
 Et je declarerois tout un Convent faussaire
 Pour des titres qu'un Moine autoit sceu contrefaire ?
 Un d'entre eux a changé sa Bible en Alcoran ,
 Donc , tout Coqueluchon est devenu Turban ?
 toute fois

Toutefois à la Cour, où le seul froc fait rire,
 Tout Moine paroît fou quoique j'en puisse dire,

Mais sçais tu Courtisan que ces pretendus fous,
 Tandis que tu ris d'eux, tu les fais pleurer tous,
 Tous ? Ouy tous ; car l'abyme où tu te precipites
 Ne les rend-il pas tous de pieux Heraclites ?

Hé qu'est-ce que ta Cour ? C'est un peuple en fureur
 Qui de traits medifans s'entreperce le cœur. [donnez
 Là, l'honneste homme est seul, quand le sort l'aban-
 L'honneur n'y conclut rien, quand l'interet raisonne,
 On oblige à la Cour pour mieux desobliger.

On ne pardonne là que pour mieux se vanger,
 O Cour, maligne Cour, quelle est donc ta folie ?
 Celle des fous malins qu'on enferme & qu'on lie.

Autres fous dangereux, Ce sont nos Magistrats,
 Fourbes, vindicatifs, avarés, scelerats,
 Rimeur, me dit l'un-d'eux, *oses-tu bien écrire*
Ce que le BRIFE même à peine ose nous dire.

*Encor, ne se sert-il que de ce stile heureux
 Qui, sans nous irriter, rend nos défauts affreux.
 Oui, ma verve, il est vray, se tournoit en
 furie.*

*Muse, ne prenons plus qu'un ton de raillerie.
 D'accord. Mais qui railler? Tant de gros Partisans.
 He bien, nommons les donc fous simples, bonnes gens.
 Bonnes gens. Et pourquoy? C'est que ce qu'ils vont
 prendre,*

*Ce n'est qu'en bons larrons, ils sont feurs de le rendre.
 Ne nous fâchons donc plus des airs d'Ambassadeur
 Qu'ont de gros Financiers nommez jadis La fleur
 Patience. Un beau jour leurs fleuves d'opulence
 Rejoindront l'Océan des threfors de la France
 Mais puisque nous voilà sur les fous innocens,
 En voicy deux ou trois des plus divertissans.*

*Quand un Rimcur grossier recite avec emphase
 Ce qui sur le Parnasse endort jusqu'à Pegase:*

Quand un homme alité fait cas d'un medecin
Qui sçait tout , excepté l'art de le rendre sain :
Quand un fils de maçon prend des armes si belles,
Qu'un peintre y va la nuit adjoûter deux truelles;
Quand mille fots pareils font rire l'Univers,
Ne bastissent-ils pas leur loge dans mes vers ?

Mais ne dois-je pas là, m'en faire une à moi même ,
Qui crois pouvoir guerir avec mon seul poëme
Des fous que je verray le lire avec horreur ,
Et changer contre moy leur folie en fureur ?

Qu'ils songent toutefois qu'en ne nommant
personne
J'adresse au seul Public les avis que je donne,
Et que , si je m'échape à nommer deux rimeurs ,
C'est qu'ils sont morts. De plus, ce n'est point pour
les mœurs.

Depuis le jour fatal que l'Abbé du Cotagne
Malgré moi, dans mes vers s'est crû nommé Persagne.

Moi qui suis corupuleux, je crains plus que l'enfer
D'être dans mes écrits, même de noms en l'air.

Tel qui rime à ces noms croit toujours qu'on le pique.

Le peuple aussi le croit. Un Auteur satyrique

Depeignit l'autre jour un fou plein de fierté,

Luy donnant certain nom qu'il avoit inventé :

Ce nom imaginaire est l'Abbé d'Ignarolle.

Chacun dit aussitôt, Hé c'est l'Abbé Barolle.

Barolle en fit du bruit, s'en plaignit tout de bon,

Et fit tant qu'Ignarolle est devenu son nom.

~~Peut-être que ceci passe encore pour satire~~

Parlons donc d'un Mortel dont on ne peut médire.

C'en est fait. Tous mes fous se sont évanouis.

Et mon plaisir unique est d'admirer LOUIS.

Ah quel bonheur, GRAND ROY, je trouve en
toi sans peine

Ce que j'ay tant cherché dans la nature humaine,

~~quelque chose de bon, de grand, de noble, de sublime,~~

Et ce que dans ton ame a puisé ton DAUPHIN;
Grandeur, bonté, sagesse, honneur, un homme enfin.



AVERTISSEMENT

L'AUTHEUR qui a sans doute autant de facilité pour le stile soutenu & élevé de Juvenal que pour le caractère simple & naturel d'Horace, a pris pour modèles de ses Satires tantôt l'un tantôt l'autre. Par exemple, la Satire précédente est beaucoup plus selon le génie d'Horace que selon celui de Juvenal, quoiqu'elle tienne de l'un & de l'autre: mais celle qui suit approche plus de Juvenal que d'Horace. Il en a usé ainsi pour contenter les différens goûts qu'il a remarqués, même dans les meilleurs esprits du siècle. Que l'on ne s'étonne donc point si les Satires que l'on lira après celle-ci seront quelquefois d'un genre tout différent. Il faut avouer pourtant, que si l'Autheur avoit suivi son inclination, il auroit plutôt imité Horace que Juvenal.



SATIRE

CONTRE UNE MERE COQUETTE,
 qui donnoit mauvais^e exemple à sa fille,
 qui n'avoit encore que six ans.

Elle fut faite l'année 1687.

MERE, crains pour ta fille. Elle examine en toy
 L'esprit, l'air, tout enfin, jusqu'au *je ne scay quoy*.

Le pis pour cette enfant dont tu fais les delices,
 C'est qu'elle aime bien moins tes vertus que tes vices.

Ne t' imagine plus que sa simplicité

Puisse contre tes Mœurs la mettre en seureté.

Quoiqu'ailleurs quelquefois son enfance sommeille,

Elle est aupres de toy tout œil & toute oreille,

Quand donc elle t'a vû t'occuper si long-temps

A planter sur ta teste un jardin * de rubans :

¶ Cette
 Satire a

esté faite dans le temps que les femmes mettoient sur leur teste une
 grande quantité de rubans, qu'elles appelloient le chou, la palissade, &c.

Quand son œil curieux admire à ta toilette

L'Étalage galant d'un buffet de coquette :

Quand elle y voit sur tout la drogue & le pinceau

Qui servent les matins à te repeindre en beau :

Quand un mouchoir mal mis , mais non pas par
me garde ,

Te decouvre à l'endroit que tu veux qu'on re-
garde :

Quand dans ton cabinet elle te voit les soirs

Tenir avant le bal un conseil de miroirs ,

Changer en faux Printemps ta véritable Automne ,

Et ne montrer en toy rien moins que ta personne :

Enfin quand elle a veu qu'on ne te fait la cour

Qu'aptes que tu t'es fait ton visage de jour ;

• Crois-tu qu'elle ait jamais cette sainte sagesse

Que l'on puise à Saint-Cir dez la tendre jeunesse ,

Non. Car tu dois un jour la voir avec effroy

Courir dans ta carrière encor plus loing que toy ,

Et

Et ne se plus borner à la seule manie
De mettre comme toi des fous à l'agonie.

Mais l'Epoux qu'elle aura se mettroit en courroux.

Est-ce qu'une Coquette a peur de son Epoux ?

Dez qu'une femme adore un fou qui la rend folle,

Dez qu'elle est d'un galant l'Idolatre & l'Idole,

Aussitôt son Epoux n'est veu qu'avec dedain.

Aussi qu'est-il chez luy ? Rien. Un *George Dandin*.

S'il devenoit pourtant commode & pacifique,

Madame le feroit son premier domestique,

Ta fille aura, dis-tu, quelqu'un de ces Maris

Qui prônent qu'une femme en faisant un souris

Peche formellement contre le Decalogue.

Mere, qu'on le plaindra ton Gendre Pedagogue!

Qui, dez qu'il aura veu ses plus grandes leçons

Pres du premier blondin devenir des chansons,

Ira dans le Palais, suivi de sa famille,

Se confesser tout haut des pechez de ta fille,

D

Y joindre aussi les tiens, & ceux du Suborneur,
Et souffrir mille affronts pour sauver son honneur.
Ainsi ta fille alors condamnée en Justice
Ira dans un convent perpetuer son vice,
Quand même elle devrait se blotir dans un tour
Pour passer du côté que fera son amour.

Blame luy cette Iris qui, pour cacher son âge,
De faux jour en faux jour fait passer son visage,
Et qui poudre si fort ses cheveux blanchiffans,
Qu'on croit qu'ils sont tous noirs quand on les voit
tous blancs.

Une vieille Coquette a beau se contre-faire.
Dans son œil qui s'enfonce on lit son Baptistere.
Par-là, tout son visage est si deconcerté,
Qu'en depit de luy-même il dit la verité.

Qu'il couste à cinquante ans de soins pour estre
belle!

Plus que d'efforts à vingt pour faire la cruelle.

Sur tout, malheur au tein qui n'est beau que par
art.

En effet parois-tu fans un Masque de fard ?
Je n'ay plus que pitié de ta couleur usée ;
As-tu remis ton fard ? Tu me fers de risée,
Oui, tandis qu'un vieux fou qui ne t'a jamais plû,
Chez toi, faute de mieux, vient se prendre à ta glu ,
Nous nous abandonnons au plaisir de medire ,
Lorsque nous avons veu ton plâtre nous souïrire.
Que ta fille jamais n'aille dans un saint lieu
Quester des cœurs pour elle & des deniers pour
Dieu.

Dis luy que le Theatre est le plus seur azyle
Où Satan vienne en paix prêcher son Evangile.
Là, pour vanter le crime il luy donne un beau nom.
L'Adultere est Venus, & l'Inceste est Junon.
Que ta fille au plustôt sçachant ces artifices
N'aille donc voir jamais deïfier les vices.

Tourefois quand Esther instruit fes Spectateurs
A fixer leurs plairs dans les plus faintes mœurs,
Quand elle eftalle aux yeux fes innocens spectacles,
Accours avec ta fille entendre fes oracles.





S A T I R E

DEDIE'E A MONSIEUR BONTEMS

Gouverneur de Versailles.

Elle fut faite l'année 1689.

Prodige de la Cour, Ami tendre & sincere,
BONTEMS, fais moy l'honneur de plaindre ma misere.
La Maison que j'habite est un taudis plein d'eau,
Où l'air est empesté comme dans un tombeau.
Tout est dans mon desert ou marais, ou montagne.
Un seul chemin de fange est toute ma campagne.
Là, le temps est si long, & le brouillard si noir,
Que je prens tous les jours le midi pour le soir.
Bon Dieu quel Tivoli pour un enfant d'Horace !
Ne t'estonne donc pas si sur un tel Parnasse

Chaque mot que j'écris n'est plus assaisonné

nom en Du sel qui manque aux vers de Baudinet l'aîné. †
l'air.

J'imiterois ailleurs Despreaux & Moliere ,

nom en Mais je ne puis ici ressembler qu'à Banniere †
l'air.

Je ne suis pourtant pas tout-à-fait comme lui ,

Dans lui, c'est la nature; & dans moi , c'est l'ennui.

He qui ne s'ennuieroit d'une Salle aquatique

Où vingt crapauds privez me donnent la musique?

Là, le jour les hiboux volent comme la nuit.

Prés de-là, cinq moulins me font un si grand bruit

Que je ne m'endors plus qu'en lisant Charles,

magne,

nom en Ou quelque vieux sermon pillé par du Cotagne. ,
l'air.

D'autre part, mon Village est plein de grqs Ma-

nans,

Picards en apparence, & dans le fond Normans.

L'un me vole un chapon qui m'est si nécessaire

Quand je veux que mon Juge entende mon affaire.

L'autre en montrant mon seing contrefait par
l'Huissier

Quoique mon debiteur paroît mon creancier.

Excepté le Seigneur , que je trouve honneste
homme,

Tout est fourbe à Garnay, mais fourbe autant qu'à
Rome.

Pour estre gay, dis-tu, voy souvens ce Seigneur.

Qui ? Moi ? Le voir souvent ? Oh non. J'ay trop
d'honneur.

On publieroit bientôt que j'en veux à sa femme,

Quoique mil-six-cens-vingt ait veu naître la Dame.

La medifance icy nous rend si reguliers,

Qu'on y voit circonspects jusqu'à des Cordeliers.

Je n'ay veu qu'un Baron, sans Epouse, sans fille,

Et dont cinq grands garçons font toute la famille :

Mais comme il s'emportoit, & presque à tout moment

Nous nous sommes brouillez, & tu vas voir comment.

Il me disoit un jour : *Ma foi , je suis fort-aisé*
De vous voir si connu du Pere de la Chaise.
C'est un homme d'honneur , & qui sert bien les gens.
Si vous lui presentiez mes deux derniers enfans ,
Il leur feroit pleuvoir les mîtres sur la teste.
 Monsieur, lui répondis-je, il est affable, honneste,
 Bienfaisant ; mais jamais il n'offre sa faveur
 Qu'à ceux dont il approuve & l'esprit & le cœur.
 Point de fausse vertu, point d'esprit de caballe,
 Un saint zele, & sur-tout une sage morale,
 Comme c'est-ce qu'il a, c'est-ce qu'il veut qu'on ait.
 Ainsi vos deux Abbés prechant comme Feuillet
 N'auront pas grand accès chez le Reverend Pere.
Ils l'auront , me dit-il , & le Comte son frere
Sans vous , quand je voudray, les luy presentera.
Obliger , c'est pour vous un terrible Opera ,
Pour luy, c'est-ce qu'il aime , aussi la renommée
En fait un Courtisan dont la Cour est charmée.

Non

Non non, faire plaisir n'est pas votre talent.

Peste soit des Curés qui portent l'habit blanc.

Après ces derniers mots, je fors, sans rien luy dire;

Bien resolu d'abord d'en faire une Satire,

Mais j'ay juré depuis que je n'en ferois rien.

Ce seroit me vanger, il faut être Chretien.

J'iray pourtant bien tôt voir quelqu'autre personne

Car j'aime à babiller presque autant qu'une Nonne.

D'aller chez un Curé vuider plus d'un flacon,

Moi qui ne fus jamais qu'ivrogne d'Helicon,

Je ne puis. c'est tout un de hanter un Chanoine.

Que je m'expose enfin à l'entretien d'un Moine,

Je n'y verray qu'orgueil. S'il est de qualité

Il ne m'étourdira que de sa parenté.

S'il prêche, il ne faut pas que devant luy je louë

Flechier, Boileau, Gaillard, La-Ruë, & Bourdalouë.

Comment en parlant d'eux ne les point élever?

Ah! j'aime mieux cent fois être seul, & crever.

E

O Ciel ! que dans Paris une Cure est commode !
 Le Curé ne va voir que des gens à sa mode.
 Sur tout, jamais chez luy de femme à vieux haillons.
 C'est toujours quelque Dame à Carrosse , à Bouil-
 lons.

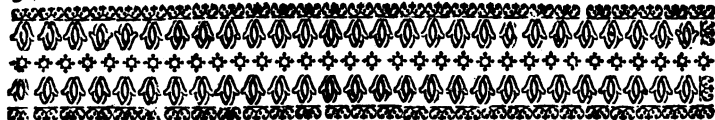
Il gagne au Mariage , au Service , au Baptême ,
 Sans qu'il y soit present , & sans le sçavoir même.
 Ces prônes sont gênants. Point. D'un seul lieu com-
 mun

Il fait plusieurs discours qui n'en sont pourtant qu'un.
 Bien plus. Que des deniers destinez pour l'aumône
 Il achete une Charge , il est exempt du Prône.
 J'oublois deux plaisirs du Curé Bienheureux ,
 Il se traite en Evêque , & se chauffe en Chartreux.

Mais durant qu'il jouit de sa beatitude ,
 Pour moi , je n'envierdis que quelque solitude
 Qui me fit fabriquer des vers d'un bon alloy ,
 Et chanter dignement les vertus de mon Roy.

Dis luy donc quelquefois , mon illustre Mécene,
Qu'ici , pour le louer , je suis trop à la gesne.
Ah ! tandis qu'en Auguste il domte l'Univers ,
Que ne puis-je en Horace , atteindre a de beaux
vers!





E P I S T R E

A U

TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE.

Elle fut présentée en l'Année 1690.

LA CHAISE, lis mes vers, & les lis sans scrupule ;
J'y vais peindre un Bigot, un Abbé ridicule.

Qu'il apprenne aujourd'huy que tu connois fort cœur
Et qu'il perdra son temps au metier d'imposteur.

Ce Tartufe est chez toi plus humble & plus honneste
Qu'un jeune Mendiant ses premiers jours de queste.

Lui qui ne dit que *vous* à La-Ruë, à Gaillard,

Fameux Dit, *Votre Reverence*, à ton frere Maillard. †
Frere

Iesuite, qui a un tres bon esprit, qui est aupres du tres Reverend Pere
DE-LA-CHAISE, & qui est tout le premier à rire de ceux qui le traitent
de *Votre Reverence*.

Comme il affecte en tout ce grand air de sagesse
 Que n'ont certains Abbés qu'à leur première Messe,
 Il paroît si devot, que, même d'assez pres,

Quelquefois on l'a pris pour l'Abbé Desmarets †.
 Il contrefait des yeux qu'on ne voit qu'à la Trape.

Il n'est point de Joly ¶ que ce M. * * * n'attrape.

Tu sçais bien cependant qu'il est plein de fierté,
 Jaloux, vindicatif, malin, traître, entesté.

Point d'Evêché, dit-il, & lorsque sa Duchesse
 Presse une Maréchalle, & prie une Princesse

D'en demander pour luy de beaux, prés de Paris,

Il paroît pour la Croffe avoir un saint mepris.

Mais il jure en secret à de jeunes suivantes,

Qu'elles disposeront des dignitez vacantes.

Sçais-tu pourquoi mes vers ne le menagent pas ?

C'est qu'il trouve à redire à d'excellens Prelats.

Monsieur de Meaux, dit-il, *devroit ne plus écrire.*

Peut-il voir sans orgueil la gloire qu'il s'attire ?

Abbé il-
 lustre,
 nommé
 à l'Evê-
 ché de
 Char-
 tres, &
 d'une
 singu-
 liere &
 verita-
 ble pie-
 ré.

¶ Mon-
 sieur Jo-
 li, Gene-
 ral de la
 Mission
 & vray
 Devot
 a esté
 trompé
 par M.
 * * * faux
 Devot.

*N'est-ce point vanité que d'employer du temps
 A se faire admirer, même des Protestans ?
 Pour Monsieur de Châlons, on ne peut qu'on n'estime
 La force & la douceur du zele qui l'anime :
 Mais peut-on devant Dieu l'exempter de peché
 Tandis qu'il logera sa mere à l'Evêché ?
 Rien n'égale, il est vray, les vertus de la Dame,
 Mais il est scandaleux de loger une femme.
 Beaux sujets de medire, & d'être scrupuleux !*

On raille en Allemagne un Evêque orgueilleux,
 Qui prêchant l'an passé dans un Bourg près de
 Vienne,

Traita ses Auditeurs de *Canaille Chrétienne* :

He bien. Mon faux devot seroit encor plus
 vain,

S'il pouvoit une fois se voir la Croffe en main.

Car cet esprit altier, estant devenu Maître,

Croiroit s'encanailler s'il falüoit un Prêtre,

Il ne pourroit souffrir qu'avec un air grondeur
Un seul *vous* échapé pour un *Vôtre Grandeur*.
Il est des mandemens qui ne lui plairoient gueres,
Il faudroit y traiter ses Chanoines de *freres*.
Son fier entestement souûtiendrait mille erreurs,
Sous pretexte sur tout de reformer les mœurs.
Bientôt, pour un Chapeau, ce pretendu saint homme
Vendrait sa complaisance aux Puissances de Rome.
Il croiroit quelquefois meriter ton emploi.
Il espereroit même être un jour plus que toi,
Faire le Richelieu, voir tout sous sa Puissance,
Mais regner sous un Roy n'est plus la mode en
France.
Enfin il deviendroit si fier & si hautain,
Qu'un Gascon près de lui ne paroîtroit pas vain.
Tu vois là quelques traits de l'Homme incom-
parable,
Que le sexe devot juge canonisable.

nom en Mais si cet homme est saint, il faut donc que Banier †
l'air. Ait place auprès de lui dans le Kalendrier.

nom en Il faut donc que Brigot †, malgré sa renommée,
l'air. Obtienne dans Aleth une feste chommée.

Guerre, Guerre éternelle à ces hommes de bien
Qui, pour toute vertu, n'ont qu'un air de Chre-
tien.

Que ces grands Imposteurs prônez par tant de sottes
Trouvent plus d'ennemis qu'ils ne font de bigottes.

Que ces Pharisiens soient autant diffamez

Que Gévres & Bignon se verront estimez.

Que mon Tartufe enfin se consume en faux zele

† Deux Sans jamais rencontrer d'Orgon †, ni de Pernelle. †

Person- Bien plus. Que ce *Pauvre-homme*, à la mort des

nages

de la

Come-

die de

Tartufe

Prelats,

Languisse pour leur Crosse, & ne l'obtienne pas.

En effet, l'Imposteur merite le suplice

D'agoniser toujourns pour quelque Benefice.

Caë

Car de tous les chagrins c'est le plus accablant.
 On ne peut plus alors t'aborder qu'en tremblant.
 De quelle crainte, ô Ciel, n'est-on point suscep-
 tible !

Georget * même, Georget paroît alors terrible.
 Helas ! on craint si fort, qu'on perd le jugement
 Jusqu'à ne plus songer à ton abord charmant.
 Rien ne touche le cœur. On ne pense, on n'aspire
 Qu'à ce bienheureux *ony*, que tu ne dois pas dire.

* jeune
 domestique du
 Reverend Pe-
 re. c'est
 luy qui
 ouvre
 & qui
 ferme la
 porte
 de l'Au-
 dience.

Au sortir de ta Salle, on raisonne à loisir
 Centfois avec chagrin, pour une avec plaisir.
 Et (qui pis est) souvent, dans ce genre d'affaire,
 Plus le bon sens revient, & plus on desespere.

Dailleurs, quel embarras, que cent comperiteurs,
 Qui peuvent quelquefois avoir pour Protecteurs
 Luxembourg, Catinat, Vauban, Lorges, Noailles,
 Qu'on ne craint pas moins là qu'aux Sieges, qu'aux
 Batailles ?

F

Un seul mot de leur part, c'est un coup de canon.

Enfin si par malheur l'illustre MAINTENON
 Presume qu'un saint homme edifiera la France,
 Et, sans le consulter, le met en concurrence;
 Bon Dieu que tout Brigueur doit alors s'affliger !
 Un Chanoine en perdrait le boire & le manger.

Est-on seur qu'on n'a rien? ce n'est plus un Martyre,
 On n'agonise plus, on étouffe, on expire,
 Et pour mieux peindre encor un moment si fatal,
 On est comme BONTEMPS quand le ROY sent du
 mal.

Encor deux mots, La-Chaise, avant que je finisse.
 Tandis que l'Imposteur, dont j'ay peint l'artifice,
 Pour les Sieges vacans pousse mille soupirs,
 L'aïsse-le voltiger de desirs en desirs;
 Mais tandis que Boileau, qu'Anselme, que bien d'au-
 tres

Suivent de plus en plus la trace des Apôtres,

Se forment sur leur zele & sur leur Sainteté,
Fais qu'ils n'imitent pas jusqu'à leur pauvreté.





EPISTRE

A UN PRELAT TRES PIEUX

Et tres doux , qui avoit succédé à un
autre Prelat , qui estoit toujourns en co-
lere.

*Cette Pièce plairoit beaucoup si on en sçavoit
le fond, qu'il n'est pas à propos d'expliquer.*

NON, Prelat, tu n'es plus enfant du premier
homme.

Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.

Quels seroient les defauts qu'on pourroit t'avoir
veus?

Tu sçais donner un frein jusques à tes vertus.

Ni sage par froideur, ni devot par caprice,

Tu n'a jamais esté vertueux par un vice.

On ne-remarque en toy ni brusque activité,
Ni zele impatient, ni dure fermeté.

On n'y voit point sur tout cette folle sagesse,
Qui veut qu'un jeune esprit soit exempt de jeunesse.

Et quand on a planté la vertu dans les cœurs,
Tu n'en veux pas avoir les fruits avant les fleurs,
Tes discours animez, mais sans fiel & sans bile,
font avaler tout pur le lait de l'Evangile.

C'est par cette douceur que l'on te voit guerir
des maux qu'un bilieux n'eust jamais fait qu'aigrir.
Car il n'est que trop seur qu'enseigner en colere,
C'est s'opposer soy-même aux leçons qu'on veut
faire.

Le Docteur n'instruit plus dez qu'il devient Pedant,
On n'est point écouté quand on parle en grondant.
La pillule ne plaît que lorsqu'on l'enveloppe,
Ecoute à ce propos une fable d'Esopé.

Tu sçais bien qu'Aquilon le plus hardi des vents
Brusque tous les Mortels par ses emportemens.
On dit, qu'un jour ce Dieu si bouffi de colere,
Voiant que le Soleil, Dieu doux & tutelaire,
Estoit de l'Univers la gloire & les amours,
En eust tant de depit, qu'il luy tint ce discours.

Sans doute il faut avoir bien de l'extravagance,
Pauvre Dieu, pour te croire un Dieu de conse-
quence.

Que fais-tu dans ton char, dont tu ne fors jamais
Tu luis, & tes chevaux, tu les conduits en paix.
Voilà ce que tu fais aux Cieux & sur la terre.
Mais moy, je suis semblable au Maître du Tonnerre.
Je remplis, quand je veux, tout l'univers d'effroy.
Jusqu'aux Temples des Dieux tout tremble devant
moy

Les souffles dont ma face est toute rebondie,
Souvent d'une étincelle ont fait une incendie.

Quoique tous mes discours ne soient rien que du
vent,

Je fais pourtant fremir tout homme qui m'entend.

Enfin de tous costés je fais faire naufrage,

Malgré toi, qui toujours veux dissiper l'orage.

Tu vois donc bien par-là, que je ne te crains pas,

Toy qui n'es bon, tantôt qu'à fondre du verglas,

Tantôt qu'à desseicher Flore, Ceres, Pomone.

D'ailleurs, tu ne fais rien que le Ciel ne l'or-
donne.

Mais moy suis-je assez sot pour consulter les

Dieux ?

Non non, sans leur avis je deviens furieux.

J'abbas les fleurs, les fruits, les Roseaux, & les

Chesnes.

Deplus, s'aperçoit-on que jamais tu me gesnes,

Et que tous tes raions m'empêchent de souffler ?

Non, petit Dieu, mais moy, je puis te desoler :

Car, tu le sçais, tes fleurs les plus favorisées,
A ma fureur souvent sont les plus exposées.
Mais prouvons encor mieux que tu ne me vaux
pas.

Tu vois ce Cavalier qui galope la bas.
Regarde son manteau, l'agrafe en est bien forte.
Comme il n'est pour^tant rien que mon soufle
n'emporte,
Gageons que je l'arrache. En peux-tu faire autant?
Tu n'y vas pas si viste. Aquilon à l'instant
Fond sur le Cavalier, gronde, mugit, bourdonne.
Le Cavalier tient ferme, & l'agrafe est si bonne,
Qu'elle vaincroit encor un second Aquilon.
Ce que fit donc ce Dieu plus enflé qu'un balon,
Fut, de perdre en une heure & son vent, & sa peine.
Dez que le Dieu du jour l'aperçoit hors d'haleine
Aquilon, luy dit-il, jette les yeux sur moy,
Tu verras si je suis un Dieu moindre que toy.

Il borne à ses seuls mots sa douce raillerie,

Alors tous ses rayons donnent sur la prairie ;

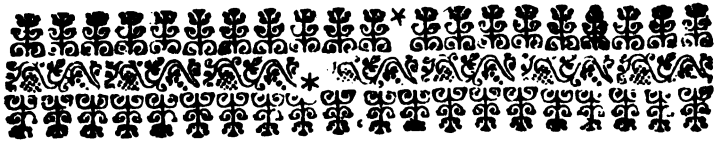
L'air s'échauffe si fort, que l'homme tout en eau

Est doucement contraint de quitter son manteau.

Voicy le suc moral que couvre cette ecorce ;

On a tout par douceur, mais on n'a rien par force.





S A T I R E

Elle fut présentée à S A M A I E S T E
en l'Année 1694.

C'EST ainsi que Damon, tantôt bien, tantôt mal,
 Un jour en plein Versailles, imitoit Juvenal.

Vertus, que l'âge d'or fit regner sur la Terre,
 LOUIS seul aujourd'huy ne vous fait point la guerre.
 Non, Probité, Sagesse, Equité, Bone-foy,
 Vous ne regnez en paix que dans le cœur du Roy.

Par ce debut, j'attaque & la Cour & la Ville.
 Mais n'importe. Par-là, j'évapore ma bile.
 J'étouffe, & m'ordonner d'arrester mes vapeurs,
 C'est dire à des bigots, ne soyez plus trompeurs.

Ah ! que sur tout la Cour me rend atrabilaire !
Choquons-la. Mon plaisir est de luy bien déplaire.
Adieu Cour, où le cœur n'ose dire un seul mot,
Où le seul fourbe est sage, où l'honnête homme
est sot,
Où Montausier n'est plus, où l'Evêque reside,
Où plût au Ciel qu'amour n'eust pour maître
qu'Ovide !
Où, malgré le Monarque, on voit dans un saint lieu
Dieu paroître une Fable, & le Monarque un Dieu.
Adieu Cour, où le luxe est une bienfiance,
Où Tartufe a trouvé la Corne-d'abondance,
Où ne jamais flatter c'est être criminel,
Où pour tout Evangile on a Machiavel.
C'est-là, qu'un creancier, le corps sec, le tein jaune,
De tous ses debiteurs n'a pas même une aumône.
Là, le moindre conseil que donne l'intérêt
Malgré les Beauvilliers est toujours un Arrest.

Qualité des grands cœurs, agreable franchise,
 Que l'on doit mepriser la Cour qui te meprise
 Et qui croit qu'un Prelat s'est mis au rang des fous
 Pout m'avoir dit tout net, *j'ay parlé contre vous.*
 Qu'il ait l'esprit hautain, même avec ses confreres;
 Que des Dames chez luy deviennent Grands-
 Vicaires;
 Que son air de soldat l'accompagne à l'Autel;
 Et qu'il soit, sans raison, mon ennemi mortel;
 En depit de la Cour je l'aime, & le revere,
 Et je luy passe tout, parce qu'il est sincere;
 Et qu'il vaut mieux que toy, Marquis, dont l'amitié
 Plaint mon sort, il est vray, mais le plaint sans
 pitié.

Quand j'entens tes sermens, la colere m'enflamme;
 Ce sont de faux temoins apostez par ton ame.
 Ne viens plus nous prôner la tendresse, l'ardeur;
 C'est, comme si M. *** nous prêchoit la Pudeur.

Possède la Vertu que tu veux qu'on estime :

Est-ce au Suisse à donner des leçons du sublime ?

Songe à bien imiter ce Courtisan parfait,

Que tu n'as jusqu'icy que tres-mal contrefait.

Voudroit-il comme toy mettre au haut de sa

Table

Un Maraut tout-puissant, un faquin formidable ?

Vat-il à la faveur par le chemin battu ?

Non, c'est par un sentier que luy fait la Vertu.

Ces graces, ces bienfaits, que toy, tu voudrois
vendre,

Il se plaît à les faire à qui ne peut les rendre.

Si dans l'esprit des Grands la cabale nous perd,

Alors, amis ou non, à coup seur il nous sert.

Mais il prend plus de peine à cacher ses services,

Que n'en prend l'hypocrite à deguiser ses vices.

Comme tous ses amis emportent tous ses soins,

Il ne pense jamais à ses propres besoins ;

Il ſçait même empêcher qu'on ne les imagine.

Quand donc les connoît-on ? Quand le R O Y , les devine.

Il n'a qu'un ſeul defaut dont il eſt fort blâmé,
C'eſt qu'il me haïroit, ſi je l'avois nommé.

He quel moyen , dis-tu , qu'à la Cour on imite
L'homme ſans intereſt, l'appuy du ſeul merite ?

Comment agir ſans ceſſe , & n'agir point pour ſoy ?

Mais c'eſt par -là , Marquis, ^{que l'on} qu'on reſſemble au

R O Y .

Que fait ce grand Heros ? Eſt-ce pour ſa perſonne,

Qu'il court inceſſamment les hazards de Bellone ?

Et que ſa prévoyance arme ſi ſagement ,

Qu'elle ſemble n'agir que par enchantement ?

Non, c'eſt ſi peu pour luy, que c'eſt contre luy même.

Il jouiſſoit en paix de ſa Grandeur ſupreme.

Ses Rivaux effrayez de Sieges , de Combats,

N'oſoient plus murmurer , ou murmuroient tout bas.

Il sembloit que l'éclat d'une si belle vie
Avoit enfin charmé jusqu'aux yeux de l'Envie.
Mais un peuple mutin déthrônoit un grand Roy,
Et déchiroit par tout le bandeau de la Foy.
L'Espagnol protegeoit l'Erreur Lutherienne,
Et le Démon de Londre estoit un Dieu dans
Vienné.

Il falloit que LOUIS souffrit que sa Valeur
Fût égale à son zele, & regnat dans son cœur.
Elle y regne. Et bien loin que la Ligue l'accable,
Il vole à des exploits inconnus à la fable.
Il semble que le Sort soit un de ses sujets,
Que du sceau des destins il scelle ses projets.
Le moindre de ses coups est si seur, que l'Histoire,
Dez qu'il marche au combat, peut marquer sa
Victoire.

Il cesse quelquefois de faire tout fremir,
Sur son Char de triomphe il semble s'endormir :

Mais Ligue, ton projet n'en est pas moins sterile,
 LOUIS est Fabius, dez qu'il n'est pas Achille,
 Ouy, superbes vaincus, sçachez que mon Heros
 Triomphera de vous, même par son repos.
 Ainsi, que ce Vainqueur se hâte, ou temporise,
 Il fait tout, mais pour qui ? pour un Roy, pour
 l'Eglise.

Conclu de là, Marquis, que n'agir que pour toy,
 C'est ne pas ressembler, c'est deplaire à ton Roy.
 Pour charmer ce Heros rends toy l'ame heroïque,
 Ce chemin de son cœur est seur, mais c'est l'unique,
 Chez d'autres Souverains ton sort seroit plus doux :
 Ils souffrent des defauts, parce qu'ils en ont tous,
 L'un perd tous ses Estats, & se croit un Achille.
 L'autre, quoique a trente ans, est encore pupille.
 La fraude plaît à l'un, à l'autre, c'est le vin.
 Faire un motet chez l'autre est un don tout
 divin,

Pour

Pour entrer dans leur cœur un Courtisan novice
Peut découvrir la breche ou d'un foible, ou d'un
vice.

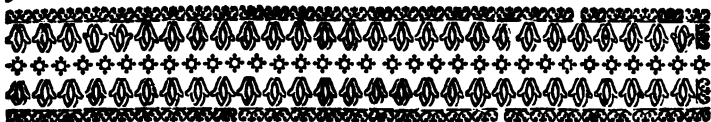
Mais pour plaire à ton R O Y qui n'a point de
defaut,

Le merite parfait est le seul qu'il te faut.

Cette Satire n'est pas icy toute entiere , il y a encore environ deux cens vers , dont on n'a pû avoir une Copie veritable ; on en trouve bien quelques fragmens, que l'on a dérobés à l'Autheur ; mais comme ils n'ont aucune suite , on n'a pas jugé à propos de les donner au Public.



H



P O E M E

SUR LES MAUVAIS GESTES

De ceux qui parlent en Public,

Et sur tout

des Predicateurs.

C'EST en vain qu'un Docteur qui prêche l'Evan-
gile

Mêle chrétiennement l'agreable & l'utile.

S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler,

Si dans tout son dehors il ne sçait se regler,

Sa voix ne charme plus , sa phrase n'est plus

belle,

Dez l'exorde j'aspire à la gloire eternelle.

Et dormant quelquefois sans interruption,
Je reçois en sursaut sa benediction.

Vous donc qui pour prêcher courez toute la Terre,
Voulez vous qu'un grand peuple assiege votre
Chaire ?

Voulez-vous encherir les chaises & les bans,
Et jusques au portail mettre en presse les gens ?
Que votre œil avec vous me convainque & me
touche ;

On doit parler de l'œil autant que de la bouche.
Que la crainte & l'espoir, que la haine & l'amour
Comme sur un Théâtre y parlent tour à tour.
Il est des Damoiseaux dont l'œillade amoureuse
Accompagne toujours la phrase pretieuse,
Qu'un air pareil jamais n'effemine vos yeux.
J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs furieux,
Qui portant vers le ciel leurs regards effroyables,
Apostrophent les Saints comme on chasse les Diables,

Et qui voulant prouver que le Seigneur est doux,
Gâtent leurs argumens par des yeux en couroux.

Sur tout, gardés vous bien, memoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.

Quelle pitié de voir l'Orateur entrepris

Relire dans la voûte un Sermon mal appris !

Vos yeux vous rendent fots de plus d'une ma-
niere.

Pourquoy , quand vous criez , fermez vous la
paupiere ?

Tel jadis l'Andabate armé de son poignard
Combattoit à l'aveugle & vainquoit par hazard.

Mais vous , qui blâmez tant la paupiere coufue ,
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne se remuë.

Quel Acteur estes vous lorsque vous me parlez ,
Vôtre gosier s'enflamme , & vos yeux sont gelez.

C'est ainsi qu'autrefois on voioit des Idoles
Sans animer leurs yeux animer leurs paroles.

Mais si vôtre œil enfin s'obstine à se glacer,
Au cercle de Benoît il faudra vous placer.

Jadis un Charlatan Docteur en Medecine
Devina (car chez eux vous sçavez qu'on devine)
Que l'œil pouvoit avoir luy seul plus de cent maux.
Mais moy qui de cet œil dois compter les defauts,
Sans faire le Devin , j'en trouve plus de mille.
Tantôt je ris de voir une paupiere agile
Se mouvoir par article , & joindre à chaque instant
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant.
Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée
D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée.
Ainsi, du Marché-neuf le Maure ingenieux
Fait jouer par minute un ressort dans ses yeux.
L'un poussant dans les airs ses regards pleins de zele,
Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle.
L'autre , sans y penser , nous met dans l'embarras
En voiant du côté qu'il ne regarde pas.

Icy, cet œil qui craint la trop grande lumiere,
N'ose voir qu'au travers des poils de sa paupiere.
Là, ce jeune etourdi regarde à tout hazard.

Mais voions comment l'œil doit jetter son regard.
Veut-il de la tristesse exprimer les alarmes?
Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.
Veut-il paroître gay? Que les jeux & les ris
Fassent autour de luy mille agreables plis.
Doit-il estre en fureur? Que ses vives prunelles
D'une Comete en feu dardent mille etincelles.
Doit-il estre percé des traits de la pitié?
Que la langueur l'abbate, & le ferme à moitié.
Dans l'amour, il est doux; dans la haine, severe.
Il est trouble s'il craint, il est clair s'il espere.
Dans un etonnement il ne peut se mouvoir.
Dans une reverie il regarde sans voir.
L'œil sçait toujourns du cœur les premieres nouvelles.
C'est luy qui le premier epouse ses querelles.

Qui sert ses Passions, qui suit ses interests,
Qui n'est point en repos si le cœur n'est en paix.
L'œil enfin pleure ou rit quand le cœur le desire.

Mais que jamais le front n'ose leur contredire.
Il faut qu'à sa maniere il face ce qu'ils font.
Ce qu'on voit peint dans l'œil, doit être écrit au front.

Il ne faut donc jamais que le front se sillone,
S'il ne reçoit du cœur une loy qui l'ordonne,
Et si l'œil ne subit la loy tout le premier.
Un Docteur sans cela declame en Ecolier.

Ainsi n'ayez point l'air de ce Missionnaire,
Qui n'ayant ni le cœur ni l'œil pleins de colere,
Contraint toujours son front à se rider pour rien.

Que vôtre bouche aussi s'ouvre & se ferme bien.
Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,
Et fait prendre à ses maux un chemin de traverse.
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde sillabe est une heure à passer.

Ici, cet Orateur qui pousse une invective,
A chaque mot qu'il dit fait pleuvoir sa salive.
Là, je ris de ce fat qu'on voit à tout propos
Caresser sa pensée, & rire à tous ses mots.
L'un, quand son front se ride, ayant un œil farouche,
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche,
Et craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,
Lance de ses poulmons des mots toujours tonans.
L'autre, pour éviter ces manieres outrées,
Ne parle qu'au travers de ses levres ferrées,
Et comme un instrument qui ne rend que des sons
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.
Enfin on peut compter plus de mines burlesques,
Que n'en grava jamais Calot dans ses grotesques
Et souvent, tel qui croit les autres Grimassiers,
Est au haut de ma liste écrit tout des premiers.
Vous donc, de qui la bouche est digne de Censure,
Croiez qu'il est honteux d'en outrer la figure.

Ne

Ne remuez jamais vos levres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez pas pour attraper du vent.

N'allez pas publier la Loy de l'Evangile
De l'air impetueux dont parloit la Sibille.

On s'ôtient un menfonge avec emportement,
Mais une verité doit se dire aifément.

Toutefois il est vray qu'un ton plein d'energie
Doit des cœurs affoupis guerir la lethargie;
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer,
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.

Il ne fuffit donc pas à l'Acteur qui se forme,
Que son œil & son front reçoivent la reforme.
Sa bouche doit encor, en se reglant sur eux,
Joindre son action à ce qu'ils font tous deux;
Afin qu'après cela tous trois d'intelligence
Forment sur le visage une triple Alliance.
Ne croions pourtant pas un visage parfait,
Sitôt que dans l'Acteur ce bel accord s'est fait.

I

Le moindre mouvement d'une teste volage
Pourroit d'un Ange même enlaidir le visage.
En effet quand vos yeux remplis de Majesté
Des celestes Esprits repandroient la clarté.
Quand Dieu sur vôtre front graveroit la figure
De ce TAU glorieux dont parle l'Escriture.
Quand vôtre bouche enfin faisant sortir sa voix
D'un ton de Precurseur feroit trembler les Rois.
(Ne prenez point cecy sur le pied d'Hyperbole)
Si l'on voioit toujours de parole en parole
Sur le pivot du cou vôtre teste toutner,
Ces trois talens qu'en vous je viens d'imaginer,
Cette voix si terrible au plus fier Auditoire,
Ces yeux où Dieu feroit un essay de sa gloire,
Ce front scellé du sceau de sa Divinité,
Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.
Il ne faut pas aussi, gravitez Espagnoles,
Qu'une teste immobile enerve vos paroles.

On a de l'air d'un fat quand on est trop Caton.
Que ceux qui dans leur sein enfoncez leur menton
Ne mettent plus ainsi leur col à la torture,
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la teste affecte un air panché,
Tartufe eust fait comme eux, s'il eust jamais prêché.
Mais vous, de qui les mains & la teste branlante
Forcent chaque sillabe à devenir tremblante.
Vous deviez autrefois avoir esté choisis,
Pour faire les trembleurs à l'Opera d'Isis.

Nous voions des Prêcheurs coëfrez à la moutone
Se faire les yeux grands, & la bouche mignone,
Se radoucir la voix; & pour tout geste enfin
Aux Dames d'alentour faire la belle main.
Est-ce là nous tracer le chemin de la Gloire?
Non, C'est faire l'amour à tout un Auditoire.
Mais ce n'est pas icy qu'il faut moraliser,
Un Maître n'a le droit que de dogmatiser.

Songéons à ce Docteur, dont la voix pedantesque
Donne un nouveau relief à son air soldatesque.
Vous le voiez toujourns campé comme un lutteur
Avec ses poings fermez morguer son Auditeur.
Il semble, quand il veut pousser un Syllogisme,
Qu'il appelle en duél tout le Christianisme,
Ou que de sa fureur nous prenant pour témoins,
Il veuille defier le Diable à coups de poings.
Mais l'ame des Chretiens devient un champ sterile,
Quand de tels insensez y sement l'Evangile.
Car il n'est point de fou qui prêche utilement,
Et la Sagesse en nous doit parler sagement.

On raconte qu'un jour certain Missionnaire,
Après mille raisons ne scachant plus que faire
Pour convertir un Suisse instruit par Melancthon,
Le convainquit enfin à grands coups de bâton.
Or, si pour une fois le zele Apostolique
A rendu par miracle un bâton pathetique,

Conclura-t-on dabord, qu'un Docteur furibond
Air droit de s'escrimer de son bras vagabond?

Non non. Un Orateur n'est point une furie.

Prêchez donc sans fureur, & sans effronterie.

Ne soyez ni trop lent, ni trop précipité;

Distinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté.

Soyez grave sans faste, aisé sans nonchalance,

Modeste sans froideur, hardi sans insolence.

Joignez vos agremens aux regles de nôtre art;

Quiconque plaît sans luy, ne plaît que par hazard,

Sans luy craignez toujours quelque trait de Satire;

Et si cet Orateur que tout Paris admire,

Neglige avec succès l'art qu'il sçait mieux que
moy,

C'est qu'il est comme un Prince au-dessus de la Loy.

Je connois parmy nous certains sots immodestes,

Qui pour un mot tout seul vont nous faire cent
gestes.

J'en scay d'autres aussi, pour le moins aussi sots,
Qui, pour un Geste seul, vont nous dire cent mots,
Mais du Geste & du sens la Mesure pareille
Doit autant charmer l'œil, qu'elle charme l'oreille.
Si le Geste & le sens sont toujours de complot,
Un seul Geste jamais ne dement un seul mot.

Sur tout, n'imitiez pas cet homme ridicule,
Dont le bras non-chalant fait toujours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cause au
Parloir.

Chez les nouveaux Auteurs, cest un Geste à la
mode

Que de nager au bœut de chaque Période.
Chez d'autres Apprentifs l'on passe pour galant,
Lorsqu'on écrit en l'air, & qu'on peint en parlant.
L'un semble d'une main encenser l'assemblée.
L'autre à ses doigts crochus paroît avoir l'onglée.

Celuy-cy prend plaisir à montrer ses bras nus.

Celuy-la fait semblant de compter ses écus.

Icy, ce bras manchot jamais ne se deploye.

Là, ces doigts écartez font une patte d'oie.

Souvent, charmé du sens dont mes discours sont
pleins,

Je m'applaudis moy-même, & fais claquer mes
mains.

Souvent je ne veux point que ma phrase finisse
A moins que pour signal je ne frappe ma cuisse.

Tantôt, quand mon esprit n' imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet, qui tenoit déjà bien.

Quelquefois en poussant une voix de tonnere,
Je fais le Timballier sur les bords de ma Caire^h.

Le reste n'y est pas.





EPIGRAMME

CONTRE UN MAUVAIS AUTHEUR

Qui avoit fait un Poëme intitulé
TOMBEAU DE TURENNE.

* nom
en l'air.

Quand je vois Baudinet* avoir l'ame si vaine,
Que de nommer ses vers le Tombeau de Turenne,

J'en raille, je le dis tout net.

Quoy, c'est-là le Tombeau d'un si grand Capitaine?

Non non; mettons au bas d'un tombeau si mal fait,

Cy gist le pauvre esprit qu'a perdu Baudinet.





PLACET AU ROY.

Pour luy demander une Abbaye.

NOUS AVONS, GRAND HEROS, deux des-
seins differens,

Vous, de vaincre vingt Rois, & moy, vingt Con-
currens.

Mais l'un de ces desseins est mieuz conduit que
l'autre :

Que cependant tout iroit bien,
Si vous me repondiez du mien,
Comme je vous repons du vôtre!



K



BILLET

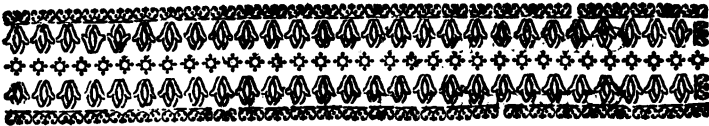
A

MESSIEURS DE L'ACADEMIE
Françoise, sur la prise de MONS.

IL est donc vray que MONS est pris.
Taisons-nous vous, & moy, Messieurs les beaux
Esprits.

LOUIS est au-dessus de vos Panegyriques,
Et GUILLAUME au-dessous de mes vers Satyriques,





CHANSON

A

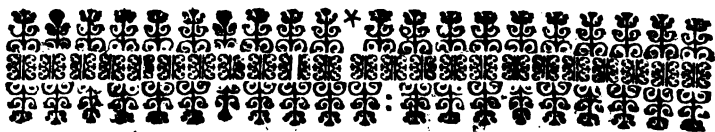
MADAME DE PONTCHARTRAIN,
*qui dans le Château de Pontchartrain pres-
 soie depuis plusieurs jours l'Auteur de faire
 contr'elle une Satire.*

AH quel ecueil pour ma Satire
 Que Madame de Pontchartrain!
 Plus j'y veux trouver à redire,
 Plus je vois que je reve en vain.
 Est-il un plus cruel martire
 Pour un railleur du genre humain?
 Ah quel ecueil pour ma Satire
 Que Madame de Pontchartrain!

C'est bien malgré moy que j'admire
 Ce port noble, cet air serain,
 Et ce majestueux sourire
 Dont le pouvoir est souverain.
 Ah quel ecueil pour ma Satire
 Que Madame de Pontchartrain!

Adieu, TOUREIL, je me retire:
 Ma muse ailleurs ira son train.
 Elle ne vit que de medire,
 Elle mourroit ici de faim.
 Ah quel ecueil pour ma Satire
 Que madame de Pontchartrain!





MADRIGAL

A U

TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE.

Sur ce que le Roy s'estoit trop exposé
au Siege de Namur.

SI le meilleur des Rois s'expose encor aux coups,
Point de milieu, LA-CHAISE. Ou nous deviendrons
fous,

Ou nous mourrons d'inquietude.

Dis luy donc, mais du ton qu'il faut,

Qu'il corrige en luy ce defaut,

C'est son seul peché d'habitude.





SONNET

A MONSIEUR L'ABBE DESMARETS

nommé par le ROY à l'Evêché de

Chartres.

PRELAT, sois tout à tous : ne vis qu'en J E S U S -
CHRIST.

Fais dire que sa Grace est l'ame de ton ame.

Prends dans tous tes desseins les mesures qu'il prit.

Ne puise qu'en son cœur un zele qui t'enflamme.



Songe à bien distinguer la lettre de l'esprit.

Croy que l'orgueil est bas, & l'avarice infame.

Et pour connoître mieux tout ce qui t'est prescrit,

Voy ce qu'en un Prelat l'Apôtre louë & blâme.



Que la pompe jamais n'accompagne tes pas,
 Assaisonne toujours ce que tu nous diras
 D'un beau *je-ne-sçay-quooy* qui corrige, & qui plaise,



Repêche l'Heretique échapé de nos Rets,
 Et que l'Evêque enfin de nôtre Diocèse
 Ne degengere point de l'Abbé Desmarets,



L

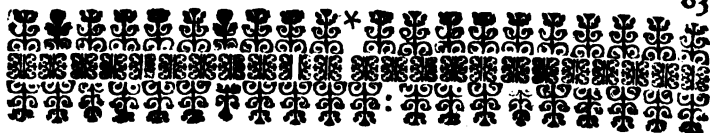


MADRIGAL AU ROY

APRES LA VICTOIRE DE STEINKERQUE
qui arriva deux mois apres la prise
de NAMUR.

TAndis que tes nouveaux Exploits
Resjouissent tous les François,
GRAND ROY, le chagrin me devore.
Pourquoy ce chagrin, me dis-tu ?
Helas ! C'est que je tremble encore
Des perils où Namur t'a veu.





MADRIGAL

A U

TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE.
qui devoit au-plûtôt parler au Roy d'une
affaire de grande importance , où l'Au-
theur s'interessoit beaucoup,

TU vas bientôt decider de mon sort.

Tout m'inquète en cent manieres.

Non, les approches de la mort

N'allarment pas plus fort.

Ah que sur tout mes nuits ont d'heures meurtrieres!

LA-CHAISE , dis pour moy certains mots bienfaisans.

Parler en ma faveur, c'est dire les prieres

Pour les Agonifans.





LETTRE

LE TRÈS-REVEREND PÈRE DE LA-
CHAISE ayant répondu à l'Autheur
qu'il le resusciteroit infailliblement,
l'Autheur deux mois apres luy ecrivit
cette Lettre en vers.

LA-CHAISE, je suis mort. On n'en sçauroit douter.
Mais souvien toy qu'un soir, en bonne compagnie,

Lorsque j'estois à l'agonie,

Tu me promis de me resusciter.

Depuis deux mois cette promesse est faite :

Dailleurs tu n'es pas faux Prophete,

Ainsi je dois bientôt sortir de mon tombeau.

Que ce miracle sera beau !

Qu'il étonnera la nature !

Car j'ay deux mois de pourriture.



AUTRE LETTRE

A U

TRES-REVEREND PERE DE LA-CHAISE.

TU me fais perdre patience ,
 LA-CHAISE, s'en est fait , je cours à la vengeance.
 Tu vas être à jamais en'proye à mes bons mots.
 Je vais de tous costés publier tes defauts,
 Mais peut-on contre toy prendre un ton de Satire?
 Helas non ! tu n'as rien dont on puisse medire.
 Je ne puis te blâmer, je ny pense donc plus.
 Mais je vais me vanger de reste :
 Je te connois humble & modeste,
 Je vais de tous costés publier tes vertus.





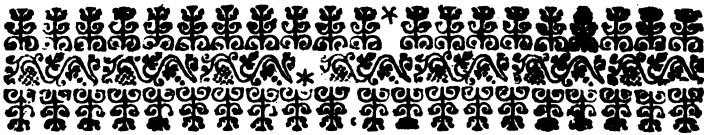
MADRIGAL

AU

TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE.

IL ne faut point qu'on s'imagine
 Que le visage, que la mine
 Disent vray dans ce siecle-cy.
 Quand donc mon visage, LA-CHAISE,
 Te dit que je suis à mon aise,
 Songe bien qu'il en a menti.



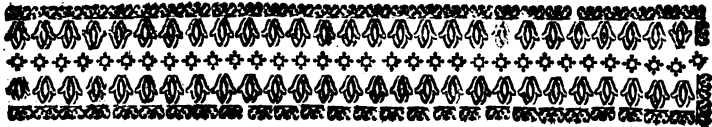


MADRIGAL

AU ROY,

JE parle en pur Historien
 Quand je dis que par tout tu fais autant de bien
 Que si ta bonté seule estoit toute ta gloire.
 Ouy, je cite en cela ton Histoire, GRAND ROY;
 Cependant ce beau trait d'Histoire
 Serat-ce une Fable pour moy?





PLACET AU ROY:

Pour obtenir une chose qu'aucune personne
de la Cour n'osoit demander à Sa Majesté,
Et que l'Autheur obtint sur le champ.

Nous distinguons deux personnes en roy:

L'une est LOUIS, l'autre, le ROY.

Le ROY n'est que le Roy de France.

Mais qu'est-ce que LOUIS? (J'avertis par avance

Qu'icy tout l'Univers va repondre avec moy)

C'est un Grand Homme dès l'enfance ;

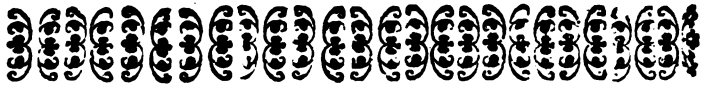
Plus equitable que la Loy:

Plus

Plus auguste que sa Naissance ,
Plus grand même que sa puissance ,
L'unique soutien de la Foy ,
Vray Pere de son peuple , indulgent , bon , sincere.
Mais à propos de bon , d'indulgent , de vray Pere ,
LOUIS voudroit-il bien me presenter au Roy ?
Tous mes amis n'osent le faire.



M



MADRIGAL AU ROY

POUR REMERCIER SA MAJESTÉ
de ce qu'elle avoit temoigné , qu'elle ne
cherchoit que l'occasion de faire du bien
à l'Autheur.

GRAND ROY, si ton bienfait n'est que digne
de moy ,

Ma pauvreté sera toujours extreme.

Il ne faut pas aussi qu'il soit digne de toy ,

Il te rendroit pauvre toy-même.





MADRIGAL

A U

TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE.

Sur ce que l'on promettoit à l'Authcur
une pension de cinq cens écus.

OU sont-ils mes cinq cens écus ?
Je les cherche par tout, ne les a-t-on point veus ?
Ah qu'ils me mettroient à mon aise !
Mais j'apprehende fort qu'ils ne soient nulle part,
Car je n'ay pû les voir ni dans tes yeux, LA-CHAISE,
Ni dans ceux de Verjus, ni dans ceux de Maillard.





STANCES LIBRES

AU ROY

APRES que l'Autheur eust remercié SA
MAJESTE' d'une grace qu'elle luy
avoit accordée.

PAR toy tout le passé cede au siecle où nous som-
mes.

Et si tout l'Univers s'assembloit une fois,
On te verroit alors passer les plus grands Rois
Comme les plus grands Rois passent les autres
hommes.



Ton fort est au-dessus des desirs & des vœux.
Mais apres toy, qui sont les plus heureux ?

On ne peut jamais s'y meprendre.
 Ce sont ceux qui par leur devoir
 N'occupent leurs yeux qu'à te voir,
 Et leurs oreilles qu'à t'entendre.

P R I E R E A D I E U

GRAND DIEU, qui ne veux point qu'aucun
 homme icy bas

Voie à decouvert ton visage,
 Du moins, que je ne cesse pas
 De t'admirer dans ta plus noble Image.





BILLET

A

MONSEIGNEUR DE PONTCHARTRAIN.

Pour avoir une prompte Audience.

Certain Rimeur jadis pedant,
(Qui pourtant n'est pas impudent)

Pourroit-il avoir Audience ?

Bon DIEU ! Qu'il seroit resjouï,

Si vous aviez la patience

D'ajouter à ces mots un...!





SONNET

A

MONSEIGNEUR DE PONTCHARTRAIN
 Contrôleur General des Finances, & grand
 ennemi des loüanges. *Au sujet de la Survivance de sa Charge de Secretaire d'Etat qui venoit d'être donnée à Monseigneur son fils.*

LA glorieuse Survivance
 Que ton Fils vient d'avoir du ROY ;
 Qu'il est digne, même sans toy,
 D'une si belle recompense !



Il a ton esprit, ta prudence.
 Il est ton fils en tout employ.
 Enfin tout ce que je luy voy
 Est né pour la Sur-Intendance.

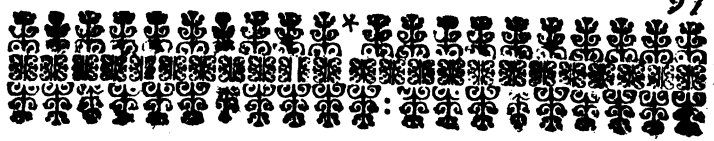


Je m'apperçois que tu palis
 A son eloge que tu lis,
 La delicateffe est extreme.



Sur tout, point de mauvaife humeur.
 Je suis audacieux Rimeur,
 Je te Je te louerois toy-même.





PETITE EPISTRE

en Vers

AU TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE;

Elle fust envoyée l'Année 1690.

Permettez, mon Reverend Pere,
 Qu'un malheureux Prieur Curé
 Vous depeigne icy sa misere,
 C'est-à-dire, son Prieuré.



Dans mon Eglise l'on patrouille,
 Si l'on ne prend bien garde à foy;
 Et le Crapaud & la Grenouille
 Chantent tout l'Office avec moy.



N

Pres de-là, font dans des Masures
cinq cent gueux couverts de haillons.
Point de Devote à confitures,
Point de Penitente à bouillons.



Comme ils n'ont ni Terre ni rente,
Et qu'ils sont tous de pauvres gens,
(Dans un Curé chose étonnante)
Je suis triste aux Enterremens.

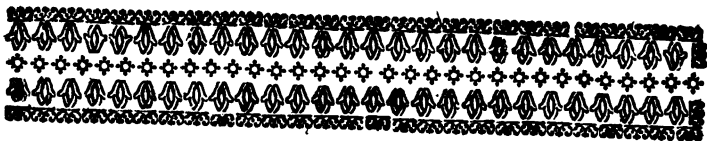


AVERTISSEMENT

VOicy un POEME latin que l'Autheur a fait l'Année 1670. à l'âge de vingt ans. Il y avoit alors dans l'Abbaye de sainte Genevieve du mont un Religieux illustre par sa pieté, par sa doctrine, & par son eloquence. Il s'appelloit le Pere Lallemant. Avant qu'il entrât en Religion il avoit esté élu dix fois Recteur de l'Université. Quelque temps apres sa Profession on le fit Prieur de l'Abbaye de sainte Genevieve & Chancelier de l'Université. Outre une infinité de belles Pièces d'Eloquence qu'il prononça en donnant le Bonnet de Maistre és Arts, il composa vers la fin de sa vie trois Livres de pieté. L'un intitulé *Le Testament Spirituel*, qui enseigne l'art de mourir chrestienement ; l'autre, *La Mort des justes*, qui donne des modeles d'une sainte mort ; & le troisieme, *Les Desirs de la Mort*, qui apprennent à souhaiter ar-

demment cette Mort Chrestienne. Le Pe-
re Lallemand mourut durant l'impression
de ce dernier Ouvrage, qui donna occasion
à l'Autheur de faire la fiction des deux
Morts, *de la mort des pecheurs, & de celle
des justes.*





IN FOELICEM
 LALEMANNI
 OBITUM
 CARMEN.

Vivis io melius, redivivo funere vivis
 Tandem anima compos, LALEMANNE, & corporis
 expers.

*Ah quos Ambrosia, quos Nectaris ebibis haustus?
 Jam tibi jam nullis Christus se se occulit umbris,
 Sed totus radiat speculi atque anigmatis exors,
 Et pleni tandem aternus fit pectoris hospes.*

*Quare agite, ô quicumque pium & letabile funus
 Lugetis; ne syderea tot gaudia mentis,*

Ne sanctos obitus gemitu turbate prophano.

*Tu quoque, suaviloquam imprimis spectande per
artem,*

Phili- *O Philiberte, suos cui designabat honores*
bertus
Tetele- *Vivus adhuc, moriensque Academica jura reliquit;*
te Eccle- *Jam lachrymas cohibe, singultus namque perennes*
sæ S. *Si pietas humana petit, Divina recusat.*
Geno- *Jam sperata dies aderat, quâ redderet astris*
vesæ & *Exultantem animam LALEMANNUS. Totus in uno*
U.iver- *Ille Deo, & thalamo recubans, palmasque trementes*
sitatis
Parisien *Attollens, oculisque uideunda in sidera fixis,*
sis post
Lalema- *Mortem iterum atque iterum, Mortem unam in vota*
nnum
Cancel- *vocabat.*
larius.

Cum subito, tanta seu capta cupidine preda,

Sive accersitam se crederet, astitit olli

Mors ultrix scelerum, pallens, ex ossibus omni.

Stipant tergemina ministrantem falce sorores;

Illam colum gerit, hac fusos, secat ultima filum.

At stygiâ Mors voce tonans , en adsumus , inquit?

En ego tot votis , tot Mors accita querelis?

En falx ista , tibi jam dudum optabile vulnus

Inflictura , tuo æternùm te corpore solvet?

I spoliùm î nostrum , stygialibus utere fatis.

Horrescit LALEMANNUS, & illatabile monstrum

Increpitans , me ne ignivomis ardere cavernis?

Me ne , ait , & famulam Eumenidum , & Plutonis

alumnam

Sponte sequi? me militiæ dare nomen avernæ?

Tu præcul hinc mundi foetens Regina nocentis;

Tu sceleratorum infernas in Tartara mentes

Præcipita; tuus ille labor. MORS altera, MORS est

JUSTORUM, una potens nostri, quondamque To-

nantis

Una potens, cineres comitabitur una sepultos.

Sed magis illa furens. Ubi stamina vestra, sorores?

Deperate, inquit. Pereat Vir precece fato.

*Vix ea, cum subitis ardet fulgoribus aër,
 Ambrosiosque domus rutilans exhalat odores.
 Tantis fulguribus, tantis & odoribus impar
 Mors tenebrosa fugit, Mors fatida. Fila relinquunt
 Interrupta nigra comites, dominamque sequuntur.*

*JUSTORUM interea Lato MORS aurea vultu
 Sponte patens penetrat limen, thalamoque propinquat.
 Huic nivea vestes, huic frons velatur olivâ.*

*JUSTARUM aeternas animarum premia palmas
 Sublatâ ostentat dextrâ, librumque sinistrâ,
 Fatidicos jussus, adverso in pectore gestat.*

*Tergemina Divam Diva comitantur euntem.
 Illa Fidem certam JUSTORUM in pectore gignit,
 Spem scriit hac firmam, divinos afflat amores
 Tertia. Solius soboles hac trina Tonantis.*

*Ut stupuit lucem, ut sensit LALEMANNUS odorem
 Ut, quot monstra prius fuerant, tot numina vidit,
 Latitiâque fremit, Divamque affatur ovantem.*

Salve

*Salve, ô lucida MORS, MORS vita salusque Piorum,
 Per te aeterna bonis calum fit patria, per te
 Caelesti satur est & inexaturabilis escâ
 Mortalis, per te est animâ Deus omnis in omni.
 Nec plura effari sinit ager anhelitus. Illum
 Ergo interpellat MORS dicere plura volentem.*

Vir Mature polo, tetrisque indebite regnis,
 Quas ego pro meritis grates, quæ digna rependam
 Dona tibi; laudum nuper tu præco mearum;
 Tu nostros blandâ celebrabas voce triumphos;
 JUSTORUM tu fata canens, tua fata canebas,
 Hâc odiosa tenus, stygiæque simillima Morti
 Visa ego, vix olim JUSTORUM limen adibam,
 Nondum oris rosei, pulchræ nondum agnita formæ
 Gratia; Dirarum soror indiscreta putabar,
 Unus at ille meæ LALEMANNUS frontis honores
 Agnovit, docuitque. Unus me numen amicum
 Esse dedit, Regumque ipsos intrare penatès.

N

Hæc tibi pro tantis ergo sint præmia factis.

Cum veniat per te mihi laus, tibi Gloria per me
 Mox veniet, non illa tamen quam vanus Apollo,
 Non quam Pierides, non quam tibi Suada parabat.
 Cum tua mellifluos redolerent verba liquores,
 Gloria sed Superûm, sed summo æquæva Parenti.
 Gloria, sed nudâ Deus ipse in luce tuendus.

At vos, ò fidæ comites, certissima Cæli
 Pignora, si gremio vivens vos ille fovebat
 In proprio, morientem illum vos ferte Tonantis
 In gremium; suprema Viro vos fata canentes
 Luce orbate Virum, lucem namque ille perofus
 Terrenam, patriæ lucem cælestis anhelat.

*Sic fatur, librumque aperit, dextrâ indice monstrans
 Quo sint scripta loco LALEMANNI fata. Legentes
 Mox cecinere Deæ, sacris concentibus astra
 Personuere, Chori responsavere Piorum.*

Postquam instare sibi LALEMANNUS dulcia sensit

Funera, virgineumque melos pronâ ebibit aure,

Olli aterna quies, olli caeleste papaver

Fusum oculis, sensim totos irrepfit in artus.

Protinus ora rigent, sublata ad sydera palma

Labuntur, fiuntque pium pia membra cadaver.

Egredientem animam, palmas dextrâque tenentem

Jam dudum meritas, sic MORs ad sydera ducit.

I decus î nostrum, cælestibus utere fatis;

Intereâ Genovesæi, sacra turba, Sodales,

Dum redeam ad tumulum, cineri pia funera solvent.

Nec plura his. Tum Diva, animâ comitante, volantes,

Hoc tota implerunt repetito limina cantu.

Discite, Mortales, J u s t o r u m discite MORTEM.

F I N.



